



Que reste-t-il de la bataille? Vestiges, monuments, paysage de Waterloo (1815-1914)

Gilles Malandain

► To cite this version:

Gilles Malandain. Que reste-t-il de la bataille? Vestiges, monuments, paysage de Waterloo (1815-1914). 2018. halshs-01804444

HAL Id: halshs-01804444

<https://shs.hal.science/halshs-01804444>

Preprint submitted on 31 May 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Que reste-t-il de la bataille ? Vestiges, monuments, paysage de Waterloo (1815-1914)

Comme la bataille du 18 juin 1815 se déroule dans l'espace rural, la fameuse « morne plaine », elle n'affecte que quelques bâtiments et hameaux épars et ne produit que peu de ruines. Pourtant, alors même que les traces de l'évènement ont assez vite disparu, le site de « Waterloo » (selon le nom que Wellington a souhaité donner à la bataille) apparaît comme le prototype du champ de bataille sanctuarisé. Dès le lendemain du combat, les visiteurs affluent et manifestent le désir de voir le lieu précis où Napoléon a été définitivement vaincu, une défaite immédiatement célébrée et rapidement commémorée, y compris *in situ*. Parce que la bataille clôt effectivement le cycle guerrier commencé en 1792 et inaugure une longue période de paix continentale, en raison aussi de sa localisation et de l'origine diverse des combattants, son site devient ainsi très vite un lieu de mémoire multinational. D'abord nettement dominé par les vainqueurs, Britanniques, Néerlandais et Allemands, il est progressivement partagé avec les vaincus jusqu'à apparaître « francisé » à la Belle Epoque. Cet investissement mémoriel et touristique du champ de bataille, sans précédent et sans équivalent en Europe, ne se dément pas jusqu'à la Première guerre mondiale, et conduit l'Etat belge à légiférer d'une manière innovante pour protéger le périmètre des principaux combats, dès le printemps 1914.

C'est ce processus de sanctuarisation et de patrimonialisation qu'on voudrait ici retracer et interroger : que vient-on ou veut-on voir ou « visiter » à Waterloo au XIX^e siècle ? Que reste-t-il de la bataille au juste, et que cherche-t-on à préserver ? Comment expliquer cet intérêt nouveau pour ce type de site ? Dans les limites de cet article, on tentera de donner une vue cavalière du phénomène au regard de l'abondante bibliographie qu'a suscité la brève mais ô combien cruciale campagne de juin 1815, profusion encore amplifiée par l'effet du bicentenaire. Si dominant les études ressortissant à l'histoire militaire et au combat proprement dit, la question de la mémoire a été également de plus en plus travaillée à mesure que l'évènement s'éloignait dans le temps, comme en témoigne bien la récente synthèse proposée par Alan Forrest¹. Le destin du champ de bataille lui-même est aujourd'hui relativement bien connu, grâce à des recherches menées essentiellement par les historiens belges² : le champ de l'histoire locale peut alors s'articuler avec une perspective transnationale, évidemment très souhaitable et qu'on s'efforcera de privilégier ici, même si les sources et études néerlandophones et germanophones nous sont plus indirectement accessibles.

¹ Alan Forrest, *Waterloo*, Oxford University Press, 2015 : cinq chapitres sur sept portent sur l'après-coup de la bataille.

² Voir notamment les colloques édités par Marcel Watelet et Pierre Couvreur, *Waterloo : lieu de mémoire européenne (1815-2000)* et *Waterloo : monuments et représentations (1792-2001)*, Louvain-la-Neuve, 2000 et 2003 ; ainsi que Jacques Logie, « Petite histoire du tourisme à Waterloo et au hameau du Lion », *Bulletin de la Société belge d'études napoléoniennes*, n° 48, 2006, p. 32-62 ; Yves Vander Cruysen, *Waterloo démythifié !*, Waterloo, Jourdan, 2014 ; Eric Bousmar, « Waterloo 1815-2015. Mémoires européenne, belge et locales en Brabant wallon », *Revue d'histoire du Brabant wallon*, 29, 2015, p. 94-125.

La quête de vestiges

Dans les jours et les semaines qui suivent la bataille, le temps d'évacuer ou d'inhumer environ 10 à 11 000 soldats, le site reprend sa forme antérieure et sa destination essentiellement agricole. Tandis que se constitue à Bruxelles une « société de Waterloo » pour organiser la célébration de l'anniversaire de la bataille, les autorités des communes concernées relaient les plaintes des paysans locaux devant le concours de visiteurs, principalement britanniques, parcourant leurs champs à cheval³. La sanctuarisation du site même de la bataille n'a en effet rien d'une évidence, au moins du point de vue de ses habitants. A suivre un récit du « pèlerinage » entrepris depuis Bruxelles le 19 juin 1816, si « plusieurs milliers » de Belges se rendent ce jour-là sur les lieux, la cérémonie commémorative a en réalité pour cadre l'église du village de Waterloo, situé à quelques kilomètres au nord du champ de bataille⁴. Conformément à une fort ancienne tradition, un édifice religieux, en l'occurrence préexistant, recueille la sacralité attachée au souvenir de l'évènement⁵.

Cependant, la venue de voyageurs en nombre important donne, dès l'été 1815, un statut spécifique au champ de bataille. S'amorce alors, dans l'immédiat après-coup de l'évènement, un processus de « sacralisation de la vue » (*sight sacralization*), selon une expression utilisée par les spécialistes britanniques du tourisme⁶. Ce ne sont pas les quelques tombes identifiables ni les premières inscriptions apposées ici ou là (notamment dans l'église de Waterloo) que l'on vient *voir* spécialement, mais bien le lieu même où les armées anglo-néerlandaises ont finalement terrassé les troupes de Napoléon. On connaît un peu ce premier « tourisme de champ de bataille », car plusieurs visiteurs, dont de très illustres (en particulier des écrivains comme Southey, Walter Scott ou Byron), en ont donné des témoignages, publiés sur le moment ou plus souvent bien plus tard. Sans doute peu de voyageurs britanniques ont-ils traversé la Manche exprès pour se rendre à Waterloo – on évoque des cas de femmes venues chercher le corps ou la sépulture de leur mari – mais l'excursion est un grand *must* du périple européen des Anglais tel qu'il se réinvente au lendemain des guerres napoléoniennes. En atteste notamment le fait que c'est à l'automne 1815 que paraissent à Londres les premiers guides de voyage anglophones

³ Archives générales du royaume de Belgique (Anderlecht), Gouvernement provincial du Brabant, série A, n° 18 : dans une lettre du 6 avril 1816, le sous-intendant de l'arrondissement de Bruxelles signale au gouverneur du Brabant méridional « qu'encore tous les jours il se porte sur le champ de bataille une grande quantité de personnes dont les unes sont attirées par la curiosité, d'autres par la cupidité [...] ; les curieux foulent les grains en traversant les campagnes à cheval, et le sieur Mascart [maire d'Ohain] assure qu'il en vient jusqu'à cinquante et plus dans une seule journée ; la plupart sont anglais. Les cultivateurs se plaignent avec raison du tort qu'ils éprouvent [...] ». »

⁴ C.-N. Perraud, *Pèlerinage de Waterloo, effectué le 19 juin 1816*, Bruxelles, 1816, 28 p. Il s'agit toutefois d'une chapelle royale du XVII^e siècle, assez imposante. Le pèlerinage, quant à lui, se poursuit jusqu'en 1828.

⁵ Voir notamment Laurence Moal, « Auray, 1364 : un champ de bataille au cœur de la mémoire bretonne », dans Ariane Boltanski *et al.* (dir.), *La Bataille. Du fait d'armes au combat idéologique XI^e-XIX^e siècle*, Rennes, PUR, 2015, p. 31-50.

⁶ A. V. Seaton, « War and Thanatourism : Waterloo 1815-1914 », *Annals of Tourism Research*, 26-1, 1999, p. 130-158.

à mentionner Waterloo, alors que le Brabant était resté jusque-là à l'écart des circuits recommandés⁷.

A suivre les récits de ces premières visites, les voyageurs sont tous frappés par la rareté et la ténuité des traces et vestiges de l'évènement qui les amène, et par la banalité du site champêtre qu'ils arpentent. Par exemple, Henry Crabb Robinson, avocat et homme de lettres anglais, sur place le 14 août 1815⁸ : « Toutes les traces de combat (*vestiges of conflict*) n'avaient pas disparu. Des arbres avaient des branches cassées et pendantes, pas encore coupées. Beaucoup de bâtiments étaient ruinés ou brûlés, et criblés de trous... mais je n'ai rien vu de vraiment impressionnant... On ne peut imaginer une campagne plus banale (*uninteresting country*) que celle qui entoure Waterloo. » Très vite sont ainsi posés les termes dominants de la découverte du champ de bataille : une forme d'étonnement, teintée de déception, devant la discrétion des signes susceptibles de rappeler concrètement la bataille et d'aider à retrouver l'intensité d'un combat perçu comme décisif.

De surcroît, les branches pendantes des arbres durent être assez vite coupées et la plupart des bâtiments déblayés ou restaurés. Quelques-uns restèrent cependant longtemps à l'état de ruine, en particulier le château-ferme d'Hougoumont (ou du Goumont), à l'ouest du champ de bataille. Ce domaine fortifié avait été l'un des points de fixation majeurs du combat, puisque les Français tentèrent toute la journée du 18 juin, en vain, de le conquérir, et y perdirent des forces considérables, face à une défense héroïque des *Foot Guards*. C'était bien sûr un haut lieu de la visite pour les Britanniques, de même que les fermes de Mont-Saint-Jean (qui avait servi d'hôpital de campagne du côté des Alliés), au nord, de la Haie-Sainte, au cœur de la bataille, et de la Belle-Alliance, au sud, où Wellington et Blücher s'étaient rencontrés et congratulés à la tombée de la nuit, et où l'on pouvait se restaurer. Pour les Prussiens, il fallait aussi compter avec le hameau de Plancenoit et la ferme de la Papelotte, à l'est, où avaient eu lieu des combats tout aussi acharnés, dont certaines traces restèrent longtemps visibles. Au sud du site proprement dit, il faudrait encore évoquer la ferme du Caillou, dernier « palais » de Napoléon, dévastée par les soldats alliés au lendemain de la victoire. Points d'appui de toute visite, ces bâtiments balisaient le champ de bataille, sans pour autant faire de celui-ci un champ de ruines spectaculaire.

Un autre point de fixation initial, surtout pour les Britanniques, fut « l'arbre de Wellington », un orme sous lequel le général anglais s'était tenu durant le combat. Situé au centre de la ligne de défense anglo-néerlandaise, l'arbre était en position légèrement suréminente par rapport à la plaine et offrait donc un bon observatoire sur le champ de bataille en même temps qu'un marqueur de la victoire du patient « duc de fer ». Selon divers témoignages, beaucoup de visiteurs tenaient à en emporter un rameau avec eux – ce qui n'est pas sans rappeler le destin du saule ombrageant la tombe de Napoléon à Sainte-Hélène. La quête de vestiges propres à soutenir l'imagination et l'émotion du visiteur s'accompagne en effet d'un désir de s'approprier toute sorte de reliques issues du site de la bataille ou même, plus exceptionnellement, du corps de ses acteurs. De modestes trophées – provenant pour la plupart de l'équipement des soldats –

⁷ Edmund Boyce, *The Belgian Traveller, or a Complete Guide through the United Netherlands...*, S. Leigh, 1815 ; Charles Campbell, *The Traveller's Complete Guide through Belgium, Holland and Germany*, Sherwood, Neely & Jones, 1815.

⁸ H. Crabb Robinson, *Diary, Reminiscences and Correspondence*, t. 1, Londres: Macmillan, 1872, p. 260 : je traduis le texte cité par A. V. Seaton, « War and thanatourism », article cité, p. 137

peuvent être glanés sur le terrain, et font surtout l'objet d'un petit trafic local dont le développement rapide est bien attesté et constitue l'une de toutes premières formes de l'exploitation touristique du champ de bataille.

Ce goût très vif pour les vestiges du combat explique également l'apparition des premiers lieux d'exposition et de souvenir, généralement associés à une offre de restauration ou d'étape. Ainsi le « Château tremblant », maison du garde général de la forêt de Soignes (nommé Pâris), dans le village de Waterloo, qui avait abrité l'amputation de la jambe de Lord Uxbridge, général en chef de la cavalerie anglaise, au lendemain de la bataille, devient le « premier musée de Waterloo ». Comme en témoigne un livre d'or débutant en 1825, la « tombe de la jambe », agrémentée de la scie qui la coupa, et d'autres souvenirs de l'évènement, fut longtemps un passage obligé du pèlerinage⁹. Une vingtaine d'années plus tard, dans le hameau de Mont-Saint-Jean (plus proche encore du site de la bataille), s'ouvre le premier véritable musée du champ de bataille, dû à Edward Cotton, ex-sergent-major des Hussards anglais revenu s'installer en 1835 sur le théâtre de ses exploits. Figure la plus marquante du premier demi-siècle du tourisme à Waterloo, Cotton collectionnait soigneusement les armes et pièces d'équipement militaire retrouvées sur le site, qu'il exposait et proposait à la revente. Après sa mort, en 1857, ses héritiers déplacèrent la collection et ouvrirent l'Hôtel du Musée, qui fut à l'origine du développement du « hameau du Lion », au pied de la fameuse butte érigée en 1826, et au cœur du champ de bataille lui-même¹⁰.

Cotton s'était d'abord établi comme guide, et sans doute était-il très apprécié des Britanniques qui pouvaient trouver en lui le vestige le plus « parlant » qui soit de la bataille et le plus à même de pallier la déception de ne « rien » voir. Fort de son succès, le vétéran publie en 1845 une compilation personnelle intitulée *A Voice from Waterloo*, livre à grand succès, réédité jusqu'en 1918 et traduit en français en 1874¹¹. Non seulement ces premiers musées, ainsi que quelques médiateurs réputés (comme le fermier Jean-Baptiste Decoster qui avait renseigné Napoléon toute la journée du 18 juin 1815), permettaient de structurer l'offre touristique liée au champ de bataille – sans oublier les services de transport ciblés qui furent très vite assurés depuis Bruxelles –, mais ils offraient de surcroît aux visiteurs une garantie d'authenticité qui faisait défaut aux petits revendeurs et aux témoins douteux qui tentaient de profiter également de la manne.

On pouvait également contourner l'offre locale en arpentant soi-même le champ de bataille, muni de récits, de cartes ou d'indications écrites fournies par les guides de voyage, mais cela supposait de demeurer un certain temps sur place, alors même que l'offre d'hôtellerie resta longtemps quasi nulle. Jusque vers 1860, on ne peut guère faire que passer sur le site, à moins d'y multiplier les excursions depuis Bruxelles, comme le font certains exilés français en

⁹ Livre d'or conservé, avec d'autres, dans les archives de l'ASBL « Bataille de Waterloo 1815 », consulté en août 2012 grâce à l'aimable accueil sur place de M. Yves Vander Cruysen.

¹⁰ *Caution to Visitors. Catalogue of the late sergeant-major Cotton's Waterloo library and museum, in the museum hotel at the foot of the Lion mount in the centre of the battlefield of Waterloo*, Bruxelles, 1872, 16 p.

¹¹ Edouard [sic] Cotton, *Une Voix de Waterloo : histoire de la bataille livrée le 18 juin 1815, avec un choix des dépêches de Wellington, ordres généraux et lettres concernant la bataille*, traduit par Gust. Sluse d'après la 6^e édition (1862), Bruxelles, J. Combe, 1874, XII-329 p.

Belgique¹². En 1862, Victor Hugo peut en revanche séjourner deux mois sur le champ de bataille, à l'hôtel des Colonnes de Mont-Saint-Jean ; et ce séjour fameux – au point de devenir lui-même un « lieu de mémoire » associé au site – lui permit d'achever *Les Misérables* là où l'histoire que raconte le roman débutait, en même temps que le XIX^e siècle (selon Hugo)¹³. Durant ce séjour, l'écrivain sillonne chaque jour le site, se l'approprie en quelque sorte, y compris à travers des vestiges matériels : à Hougoumont, il achète « un morceau d'arbre de verger où s'est incrusté un biscayen » (une balle de gros calibre) pour 2 francs. Il se réjouit aussi, dans sa correspondance, d'avoir « trouvé lui-même, en creusant le sable, les restes du col d'une bombe désagrégés par l'oxyde de quarante-six années, et de vieux tronçons de fer qui cassaient comme des bâtons de sureau entre ses doigts »¹⁴. Enfin, en se promenant avec Juliette Drouet sur la butte du Lion, il cueille des coquelicots – la fleur par excellence des champs de bataille –, « pieusement datés et conservés ».

A l'exemple de l'illustre écrivain, la passion des reliques accompagne tout le développement du tourisme sur le champ de bataille, privilégiant évidemment la trouvaille personnelle, fruit de la patience et de la familiarité avec le site. Un beau livre récent (2005), original dans le panorama de la waterloologie, retrace cette histoire longue de la collecte des « témoins » et des traces de la bataille¹⁵. Les motivations en ont été diverses : au pillage initial a succédé un intérêt plus symbolique pour les vestiges de l'évènement, entre culte de la mémoire et investigation archéologique aujourd'hui primordiale. Peu importe alors la valeur économique des débris retrouvés, tendanciellement décroissante : le moindre bouton d'uniforme, un fragment de pipe, un dé à coudre, etc., font le bonheur de l'amateur, qui les « recueille » autant qu'il les prélève, comme autant d'« infimes indices » d'un « drame » inoubliable, dont les sans-grade anonymes sont les vrais héros. Et la « terre de Waterloo » offre encore, près de deux cents ans après l'évènement, des vestiges « miraculeux » dont le charme n'est pas éteint¹⁶.

Très tôt, pourtant, la crainte de voir disparaître ces vestiges, au moins par dissémination, s'était exprimée. Le 4 octobre 1818, le *Journal de Belgique* déplore ainsi la coupe de l'arbre de Wellington et son départ pour l'Angleterre : « Tandis que différentes nations couvrent ce pays de monuments commémoratifs de la journée de Waterloo, d'autres enlèvent un monument de la nature [...] qu'on peut affirmer sans crainte d'erreur avoir été visité par tous les voyageurs de l'Europe, ce bel arbre du Mont-Saint-Jean couvert de cicatrices de balles et de biscayens »¹⁷. En l'absence de toute mesure de protection particulière, un visiteur britannique avait en effet pu acquérir et emporter l'arbre, qui fut ensuite débité et distribué en petits objets de collection. Il privait ainsi tous les touristes à venir de l'émotion spécifique liée à la visite de l'arbre, tout en important en Angleterre un peu du site de Waterloo, ainsi démultiplié autant que décomposé. Même si ses linéaments étaient déjà perceptibles, la notion de patrimoine n'était pas encore

¹² Selon Amédée Saint-Ferréol, *Les Proscrits français en Belgique ou la Belgique contemporaine vue à travers l'exil*, Bruxelles, Mucquardt, 1870, t. 1, p. 239-241.

¹³ Sur le Waterloo de Hugo et les liens entre le séjour de 1862 et le roman, voir en dernier lieu les contributions de Damien Zanone, Jean-Marc Hovasse, Nicole Savy Claude Millet et Philippe Dufour dans « *La chose de Waterloo* ». *Une bataille en littérature*, Damien Zanone (éd.), Brill, 2017.

¹⁴ Je suis Jean-Marc Hovasse, *Victor Hugo*, t. II, Fayard, 2008, p. 644 et suiv. Trouvaille ensuite mentionnée dans *Les Misérables*, II, 1, 7.

¹⁵ Gilles Bernard et Gérard Lachaux, *Waterloo : les reliques*, Paris, Histoire et collections, 2005.

¹⁶ *Ibid.*, p. 118.

¹⁷ Cité dans le cahier d'illustrations du colloque *Waterloo : lieu de mémoire européenne*, op. cit.

fixée dans les termes que nous lui connaissons aujourd'hui : de plus, la pérennité et la portée de l'exploitation touristique du lieu n'étaient sans doute guère imaginables en 1818. De fait, le tourisme a bien survécu au malheureux orme, et plus largement à l'arasement progressif des rares ruines, auxquelles succèdent en revanche divers monuments.

Faute de ruines, des monuments ?

Significativement, les premiers visiteurs britanniques du champ de bataille s'interrogent sur l'absence de monument(s) sur le champ de bataille, que ce soit pour le regretter ou pour s'en féliciter – en considérant, comme Byron ou Southey, que le champ de bataille lui-même, avec ses ruines rares et infimes (qu'il faudrait préserver), est le seul « monument » qui convienne à l'évènement¹⁸. Malgré tout, des mémoriaux – plaques commémoratives ou monuments plus imposants – viennent vite conjurer la disparition des traces et baliser le site « sacralisé » par les pèlerins. Leur érection constitue une première manière de sanctuariser le champ de bataille en occupant et en « marquant » l'espace tout en facilitant la reconnaissance, la visite, l'appropriation symbolique, d'une manière qui n'est bien sûr jamais neutre ou anodine. A bien des égards, ces signes encore modestes viennent remplacer les ruines absentes, dont ils imitent d'ailleurs parfois la forme (colonne coupée, stèle dépouillée), pour figurer ou évoquer l'évènement, à la fois comme accomplissement héroïque (c'est la victoire qui est célébrée) et comme tragédie (la mémoire des victimes, ou de certaines d'entre elles). Le monument commémoratif étant toutefois également l'antithèse de la ruine, il s'avère nécessairement insuffisant à ressusciter la bataille et à provoquer l'émotion recherchée sur un tel site.

La « monumentalisation » du site au XIX^e siècle se fait en deux grands moments, le premier dans les dix années qui suivent la bataille, le second à la toute fin du siècle. La première étape est immédiatement consécutive à l'évènement et consiste principalement à honorer les victimes les plus illustres du combat, par un tombeau, une plaque ou même un monument, le plus notable étant la colonne dédiée dès 1817 à la mémoire d'Alexandre Gordon, aide-de-camp de Wellington, au cœur du champ de bataille. Ces premiers monuments sont très largement d'origine privée, financés par les familles, parfois par les corps militaires – en particulier par les officiers hanovriens de la *King's German Legion*, en 1818¹⁹. La même année, le gouvernement prussien fait ériger une flèche gothique à Plancenoit, à la tonalité plus démocratique²⁰. On reconnaît là le basculement bien connu du culte classique des morts – et des victimes des guerres en particulier – à des formes plus « modernes » qui élargissent progressivement le cercle des « héros » reconnus et célébrés, en privilégiant désormais le cadre de la nation²¹. Cette première phase se prolonge et culmine avec la construction entre 1824 et

¹⁸ Stuart Semmel, « Reading the Tangible Past: British Tourism, Collecting and Memory after Waterloo », *Representations*, 69, 2000, p. 18-19.

¹⁹ C'est aussi le cas du monument au général Duhesme (qui commandait la « jeune garde »), érigé en 1826 dans le cimetière de Ways à Genappe, longtemps le seul « monument français », mais en dehors du champ de bataille.

²⁰ De dimension assez modeste, elle porte cette inscription : « Aux héros tombés, le Roi et le pays reconnaissants. Belle – Alliance le 18 juin 1815. »

²¹ Reinhart Koselleck, « Les monuments aux morts, lieux de fondation de l'identité des survivants », dans *L'Expérience de l'histoire*, Ed. de l'EHESS, 1997, p. 135-160 (texte de 1979), et (avec Étienne François) « Lieux de mémoire : le culte politique des morts en France et en Allemagne », traduction d'un texte de 1998, accessible

1826 de la butte du Lion, voulue par le roi des Pays-Bas, qui règne désormais aussi sur la Belgique, pour célébrer la contribution des troupes du nouveau royaume, conduites par le prince d'Orange, héritier de sa dynastie, à la victoire sur Napoléon. Assez classique dans l'intention et la forme triomphaliste, le monument est malgré tout étonnant par sa dimension et par sa prétention à dominer l'ensemble du site, et à l'ordonner autour de lui²².

De fait, quoique le projet ait mis du temps à se préciser et à se concrétiser, quoique le « monument de Waterloo » ait été inauguré avec une discrétion significative, plus de dix ans après l'évènement qu'il commémorait, quoiqu'il ait constamment été décrié et raillé – d'abord par les visiteurs britanniques (qui ne se trompent pas sur la nationalité de l'animal emblématique) –, le Lion et son tertre se sont imposés au cœur du champ de bataille, comme le résumant, lui donnant une image partout reconnaissable. Certes, la statue, perçue comme insultante du côté « français », fut menacée, en particulier au début des années 1830, quand la Belgique prend son indépendance, puis encore à la fin du siècle et dans l'entre-deux-guerres, quand l'antagonisme entre Flamands et Wallons se cristallise. Mais le monument trouva aussi des défenseurs²³ et demeura, comme si le coup de force politique qu'avait été son érection – dont la portée s'atténua toutefois dans la Belgique indépendante – s'effaçait devant son succès touristique. Seul relief marquant sur le site, la butte pyramidale contribuait en effet à « inventer » le site de Waterloo en facilitant son identification, ainsi que son appropriation visuelle. Sans doute sa présence surimposée au centre du champ de bataille avait-elle quelque chose d'artificiel, voire d'incongru, mais en tant que point d'observation, la butte revêtait une valeur incomparable puisque la gravir permettait d'embrasser l'ensemble du site, d'en prendre la mesure panoramique. De plus, le Lion majestueux offrait une symbolique riche et suffisamment polysémique pour que Hugo lui-même, tout en le dénigrant abondamment, ne se prive pas de le dessiner à plusieurs reprises depuis le balcon de l'hôtel des Colonnes. Rapidement, le Lion devient lui-même un objet de représentation pittoresque, voire fascinant, sans entraver, bien au contraire, la progressive reconquête symbolique du site par la mémoire française et napoléonienne.

La deuxième phase de la « monumentalisation » du champ de bataille, à la toute fin du XIX^e siècle, est en effet dominée par l'inauguration en 1904 du « monument français ». Dès 1890, les Britanniques avaient relancé une dynamique commémorative en faisant ériger le monument national – dédié aux « officiers et soldats britanniques tombés durant la campagne de Waterloo » – qui paraissait faire défaut du côté des principaux vainqueurs, mais c'était dans le cimetière d'Evere, où la municipalité bruxelloise avait offert une concession, donc très en dehors du champ de bataille. Cette réalisation d'une idée déjà ancienne semble avoir stimulé la reprise du projet français de monument consacré « aux derniers combattants de la Grande

en ligne sur le site DeuFraMat (<http://www.deufraMat.de>). On prendra garde, dans le texte de 1997 (p. 143), à l'erreur réalisée sur le « Lion britannique » de Waterloo.

²² Voir notamment Anne Buyle, « Un projet inédit de monument à Waterloo », Philippe Raxhon, « Le lion de Waterloo : un monument controversé », Marcel Watelet, « Eriger la mémoire d'un lieu : le monument de Waterloo et le ministère du Waterstaat (1816-1830) », dans *Waterloo : lieu de mémoire européenne, op. cit.*, p. 141-183.

²³ Y compris, dès 1831, les habitants du lieu, désormais défenseurs du tourisme et, à ce titre, d'un Lion initialement peu apprécié : voir Jacques Logie, *Waterloo. La campagne de 1815*, Bruxelles, Racine, 2003, p. 208.

Armée »²⁴. La proposition en avait été faite dès la fin des années 1830 mais s'était heurtée à de fortes réticences diplomatiques. Après la défaite de 1870, la montée en puissance du culte paradoxal de la « défaite glorieuse », portée par divers « entrepreneurs de mémoire » attachés à l'héritage symbolique du Premier Empire, fait ressurgir l'idée, qui est enfin mise en œuvre dans le contexte d'« entente cordiale » ravivée entre la France et le Royaume-Uni. Le 28 juin 1904, devant un public extrêmement nombreux – autour de 100 000 personnes, un rassemblement sans précédent sur le site – est inauguré « L'Aigle blessé », une œuvre du sculpteur Gérôme datant de 1902, pour faire pendant au Lion néerlandais. Situé à bonne distance de la fameuse butte (1,5 km), bien moins dominateur, jouant plutôt sur la corde pathétique, le monument confirme et renforce tout à la fois le rééquilibrage du site vers le sud « français », à un moment où la fréquentation touristique connaît une nouvelle progression, permise par la desserte ferroviaire et l'augmentation de l'offre hôtelière. Ce rééquilibrage se conjugue avec une dynamique durable d'expansion du marquage mémoriel en dehors du seul site de la bataille du 18 juin 1815.

Quatre-vingt-dix ans après la bataille et quatre-vingts ans après le Lion, cette irruption d'un monument à la gloire de l'armée napoléonienne tenait malgré tout, à son tour, du tour de force symbolique, car il n'était pas banal, ni sans doute anodin de s'revendiquer ainsi, en partie, le site de ce qui avait été une incontestable défaite militaire, aux conséquences politiques cuisantes. Encore aujourd'hui la « victoire posthume » de Napoléon et de ses grognards, cette revanche sur l'histoire – ou ce triomphe de l'imagination contrefactuelle – ne cesse d'étonner²⁵. Cette appropriation est encore parachevée dans les années qui suivent, car les initiatives se multiplient, en particulier en 1912-1913 : lancement d'un monument dédié à Victor Hugo – une colonne qui devait être surmontée d'un coq imposant (mais il n'a jamais été installé)²⁶ –, ouverture d'un ossuaire dans la ferme du Caillou, dernier quartier-général de l'empereur, inauguration d'une stèle pour les Français tombés devant Hougomont, ce haut-lieu du *fighting spirit* britannique, érection en 1914 d'un « monument aux Belges » des deux camps... Sans oublier, plus significatif encore de l'évolution du récit dominant de l'évènement, l'installation du panorama de la bataille dû à Louis Dumoulin, dans une rotonde construite exprès (l'une des toutes dernières du genre) au pied du Lion, car cette grande toile circulaire offre à l'imagination des visiteurs de toute nationalité une représentation plutôt « française » de l'affrontement²⁷.

Ainsi ces divers types de monuments jalonnent-ils, un siècle après la bataille, un champ largement dépourvu de vestiges tangibles de l'évènement. Leur existence encadre la visite du site, la permet même d'une certaine façon, en la balisant, et l'enrichit sans doute aussi, car ces artefacts (en particulier le panorama) offrent une prise à la perception, voire à l'imagination que le « vide » relatif du paysage peut aisément dérouter. Mais pour autant, ces constructions ne

²⁴ Voir notamment Jean-Marc Largeaud, « Les Français et le "Monument introuvable" », Philippe Raxhon, « L'Aigle blessé sous l'aile du Mouvement Wallon », Anne Buyle, « L'Aigle blessé de Gérôme, de la gestation à l'inauguration », dans *Waterloo : monuments et représentations*, op. cit., p. 173-268. Sur la mémoire française de Waterloo, voir surtout Jean-Marc Largeaud, *Napoléon et Waterloo. La défaite glorieuse de 1815 à nos jours*, La Boutique de l'histoire, 2006.

²⁵ Voir par exemple Marc Augé, « L'affaire Waterloo », dans *L'Impossible voyage*, Payot, 1997, p. 83-90.

²⁶ Voir l'étude minutieuse de Claude Van Hoorebeeck, *La colonne Victor Hugo*, Editions namuroises, 2011.

²⁷ Isabelle Leroy, *Le « panorama de la bataille de Waterloo »*, Liège, Commission royale des Monuments, sites et fouilles, 2009. La toile mesure 110 x 12 m. C'est la 10^e du genre depuis 1815, et la dernière, sur Waterloo.

sont évidemment pas des ruines, et n'ont pas la valeur de « témoins », bien au contraire – ils peuvent même, comme la butte du Lion au premier chef, dénaturer franchement l'aspect du site par rapport à ce qu'il était en juin 1815, provoquant l'irritation du touriste en quête d'authenticité. Les monuments pourraient se trouver ailleurs et leur présence sur le site a même quelque chose de paradoxal car ils lui sont fondamentalement hétérogènes²⁸. Ils ne peuvent « rendre » la bataille et ne sont pas, en principe, l'objectif principal d'une visite sur les lieux. Le « secret » de Waterloo est ailleurs, entre les stèles et les colonnes, entre le Lion et l'Aigle, dans l'« herbe grasse » de la morne plaine.

La plaine des morts

« Du reste, je ne sache rien de plus émouvant que la flânerie dans ce champ sinistre », écrit Victor Hugo à son fils, lors de son arrivée à Waterloo en mai 1861. N'accordant aux monuments qu'un intérêt mesuré, Hugo est en revanche manifestement fasciné par ce paysage dont il a imposé – avant de l'avoir vu – la représentation en « morne plaine ». Autour du 18 juin, en particulier, il y voit renaître la « cocarde tricolore » à travers le foisonnement des pâquerettes, bleuets et coquelicots. Comme d'autres visiteurs français avant lui, tels que Quinet ou Dumas dès la fin des années 1830, ou d'autres moins connus, Hugo retrouve là le même type d'émotion et d'inspiration patriotique que les premiers visiteurs britanniques : une émotion qui, croisant évidemment la sensibilité romantique, tient à la conscience de l'invisible et d'une forme de « présence » qu'aucune représentation ne peut égaler. Ce qui importe, c'est bien d'être là, de sillonner le « champ sinistre » et de le contempler, pour y retrouver, comme caché ou scellé dans le paysage, l'événement crucial qui s'y est déroulé, et avec lui toutes ses conséquences et ses implications, et jusqu'aux morts ensevelis sur place, devenus la terre même que l'on foule.

L'attractivité du site, dès l'été 1815, ne doit certes rien au pittoresque du paysage ou au cadre naturel, mais découle d'une consécration politico-militaire due à l'événement du 18 juin 1815²⁹. La victoire décisive de Wellington, et peut-être plus encore l'écroulement de l'armée française et de l'Empire de Napoléon, souvenir qui réunit en quelque sorte vaincus et vainqueurs, font du champ de bataille un « paysage historique » dont le puissant pouvoir évocateur est entièrement tributaire de la conscience qu'a le promeneur de ce qui s'y est déroulé, alors que n'en subsistent que quelques rares traces perceptibles. Ce lieu de mémoire est aussi un « lieu sacré », comme l'écrit par exemple un pasteur anglican, W. Trollope, en exhortant, au début des années 1840, ses compatriotes à « se rendre sur la colline où se tenait Wellington, les yeux plongeant sur la route par laquelle Napoléon A FUI », afin d'éprouver de la manière la plus intense « l'émotion haletante que la scène de cette bataille si acharnée ne peut manquer de susciter »³⁰. Aucune description, insiste Trollope – qui juge qu'il y en a eu suffisamment pour rendre « familier » le champ de bataille à tout Britannique « amoureux de son pays » – ne peut se substituer à l'expérience concrète de Waterloo. En ce sens, on comprend aisément que le terme « pèlerinage » ait immédiatement et durablement été employé, par des visiteurs de toutes les

²⁸ Ainsi le panorama, initialement conçu comme un substitut au voyage plutôt que comme son ingrédient : voir le riche essai de Philip Shaw, *Waterloo and the Romantic Imagination*, Basingstoke : Palgrave, 2002, chap. 2.

²⁹ Comme le note Philip Shaw, *Waterloo and the Romantic Imagination*, *op. cit.*, p. 74-75.

³⁰ Rev. W. Trollope, *Belgium since the Revolution*, London, 1842, p. 96, cité par A. V. Seaton, « War and Thanatourism », article cité, p. 151.

nations impliquées dans l'événement, vainqueurs puis vaincus³¹. Sans visée esthétique ni récréative, le voyage sur le champ de bataille est d'abord un hommage rendu aux acteurs de la bataille en même temps qu'un effort pour « toucher » ou « approcher » l'histoire par soi-même et en quelque sorte s'y associer en s'y projetant³².

Parce qu'il est rendu à une banalité énigmatique et déroutante, le champ de bataille, champ de ruines (presque) sans ruines, oblige le spectateur-promeneur à un effort d'imagination ou de réflexion susceptible d'imposer en quelque sorte une mémoire ou une « lecture » au paysage, de le réanimer. Cette lecture est rapidement facilitée, ou du moins orientée, par les représentations, cartes, plans et images, et les récits abondants, comme par les « guides », individus ou livres, qui accompagnent les visiteurs, de même que la promenade est structurée, nous l'avons dit, par les rares vestiges et monuments, sans compter le panorama surplombant qu'offre la butte du Lion à partir de 1826. Pour Philip Shaw, analysant le premier tourisme de Waterloo, le regard du visiteur s'y trouve « enrégimenté » à travers l'arsenal de dispositifs qui l'encadrent et l'aident à reconstituer la bataille – les grands mouvements de troupes, les faits et gestes des combattants héroïsés – là où ne s'offre à sa vue qu'un « rien » angoissant³³. De même, Stuart Semmel souligne l'effort de sublimation voire d'esthétisation d'un paysage qu'on parcourt sur les pas des premiers visiteurs illustres (d'abord britanniques), jusqu'à voir en quelque sorte par leurs yeux. Conforme à la représentation héroïque et patriotique de la guerre comme à « l'idéologie du sacrifice » (Philip Shaw), qui persistent largement tout au long du XIX^e siècle, cet effort de sublimation, privilégiant le « panorama » et l'anecdote, méconnaît ou édulcore les souffrances endurées par les combattants. Pourtant, si elle peut se faire sur le mode de l'exaltation patriotique, la visite du site ne peut manquer, en même temps, à lire les divers témoignages, de susciter un certain trouble, une forme de doute qui répond en quelque sorte à l'absence de prise visuelle et de médiation « tangible ». En ce sens, s'il s'apparente manifestement au champ de ruines « classique » comme objet d'un premier « thanatourisme » moderne, le champ de bataille en diffère également (ou en est peut-être une forme superlative) par le caractère sous-jacent et imperceptible des vestiges, comme – dans le cas de Waterloo au XIX^e siècle en particulier – par la proximité historique, longtemps ressentie, de l'événement dont il est le site. Ces deux caractères intensifient encore « l'énergie spéciale³⁴ » qui émane de ce type de site : la visite est l'occasion d'un face-à-face plus direct encore avec l'histoire, et précisément avec l'hécatombe guerrière qui fut le prix de la paix.

Ce trouble ou cette émotion spécifique se lit du reste dans les poèmes consacrés au « champ de Waterloo » par Walter Scott (*The Field of Waterloo*, 1815) puis par Byron (3^e Chant de *Childe Harold's Pilgrimage*, 1816) ou encore par Wordsworth (« After Visiting the Field of Waterloo », 1821). La jubilation de la victoire s'y trouve tempérée, voire contredite par la mélancolie ou l'angoisse qu'inspirent l'évocation des hommes tombés lors de la bataille et la contemplation du paysage « vide » qui les recouvre. D'emblée, le champ de bataille est le lieu

³¹ Ainsi, côté français, Lucien Laudy, « Waterloo. A travers la morne plaine », *Revue des études napoléoniennes*, juin 1932, p. 366-381 : « Nous avons refait le pèlerinage de Waterloo. »

³² Stuart Semmel, « Reading the Tangible Past », article cité.

³³ Philip Shaw, *Waterloo and the Romantic Imagination*, op. cit., p. 71.

³⁴ Expression empruntée à Julie Buckler, « Taking and Re-Taking the Field : Borodino as a Site of Collective Memory », in J. Buckler & E.D. Johnson (ed.), *Rites of place. Public Commemoration in Russia and Eastern Europe*, Northwestern University Press (Evanston, Ill.), 2013, p. 203-223.

d'une méditation sur le carnage et le sens incertain de la guerre, autant que sur le *fatum* de l'événement et sur l'écroulement des empires. Le champ d'honneur, théâtre d'exploits, est aussi un vaste cimetière où les nationalités s'entremêlent indistinctement dans une même sépulture anonyme. La tonalité funèbre et pathétique accompagne vite, voire remplace le « grand genre » héroïque, à l'image du saisissant tableau de Turner, présenté à Londres en 1818, quelques mois après un voyage sur le site : *The Field of Waterloo* est une scène nocturne et orageuse où des femmes et des enfants cherchent parmi les morts entassés pêle-mêle à proximité des ruines encore fumantes de la ferme d'Hougoumont. L'accueil mitigé que reçut la toile répond à l'intention délibérée du peintre de contrecarrer l'atmosphère de célébration triomphaliste qui prévalait en Grande-Bretagne depuis 1815³⁵. Hétérodoxe, elle est pourtant significative d'une évolution profonde qui voit, dès la période napoléonienne (et plus encore après 1914), la peinture de paysage prendre progressivement la « relève » de la peinture d'histoire pour représenter la guerre et ses désastres, et le champ de bataille, comme terrain ou comme paysage, s'imposer en quelque sorte à la bataille elle-même³⁶.

De fait, le champ de bataille est un lieu de recueillement et d'un culte des morts qui ne peut plus se limiter à ses formes traditionnelles, religieuses et socialement sélectives. Les soldats tombés en masse, de manière aléatoire (l'artillerie prenant le pas sur le corps à corps), sont autant des victimes malheureuses, promises à un révoltant oubli, que des héros ; le sens de leur mort doit être, à tout le moins, réaffirmé sinon redéfini. Cette évolution des représentations – qui inaugure un long tournant dans la culture occidentale de la guerre³⁷ – ne peut que se renforcer à mesure que, au cours du XIX^e siècle, l'attention se déplace de plus en plus vers le sort des soldats français, dont le sacrifice, puissamment sublimé (« la garde meurt... »), ne sert qu'à sauver les apparences et la mémoire, pesante, d'une « défaite glorieuse ». Il faudrait ici invoquer également l'effet de la guerre de 1870-1871, pour expliquer que le caractère funèbre du site, signifié par la multiplication des monuments, principalement français et à forte tonalité pathétique, culmine entre 1890 et 1914.

Aucun vestige, aucun monument, même *in situ*, ne symbolise ni ne résume le champ de bataille, de plus en plus perçu comme un « vaste ossuaire³⁸ » dont la visite s'impose comme un parcours, une marche et une contemplation, voire une confrontation. Le succès jamais démenti, malgré certains pronostics³⁹, du site de Waterloo, est certes tributaire de l'essor plus large de la mobilité et du tourisme, mais il caractérise aussi un nouveau rapport collectif à l'histoire, et singulièrement à la guerre, dans la culture européenne. Le lieu de mémoire n'est pas qu'une

³⁵ L'analyse du tableau de Turner est au cœur de l'introduction de Philip Shaw, *Waterloo and the Romantic Imagination*, op. cit., qui pose la question de la difficile voire impossible « symbolisation » de la bataille.

³⁶ Je suis ici Pierre Wat, « La tragédie du paysage. Mort et résurgences de la peinture d'histoire », *Romantisme*, n° 169, 2015, p. 5-18. « La représentation de la guerre vient rencontrer et revivifier l'ancienne tradition du paysage de ruines, cette peinture non de l'événement mais de l'après », « ce qui reste quand tout a disparu ».

³⁷ *Les Désastres de la guerre 1800-2014*, sous la direction de Laurence Bertrand-Dorléac, Lens-Paris, Somogy, 2014.

³⁸ Hector Fleischmann, *Paroles sur un champ de bataille. Cinq discours à Waterloo*, Paris, 1913, introduction du discours prononcé « à l'inauguration du monument aux soldats français élevé dans le verger d'Hougoumont », le 22 juin 1913.

³⁹ Ainsi Félix Mornand, *Belgique*, Paris, Hachette, « Guides-Cicerone », 1853, p. 89 : « Encore un quart de siècle, et Waterloo rejoindra, dans les décombres du passé, les grands noms d'Arbelles, de Pharsale, d'Actium [...] ». Il consacre pourtant un chapitre entier (sur quinze) au champ de bataille.

représentation, il est aussi un lieu concret à visiter et à scruter, un lieu de méditation, de réflexion, d'émotion, où chacun est susceptible de se retrouver, dans la piété patriotique ou dans la colère antimilitariste. Et à certains égards, la visite du champ de bataille, désormais indispensable à toute évocation élaborée de l'événement (tableau, récit, histoire...), en vient à concurrencer la bataille elle-même, le choc des uniformes rutilants, dans la représentation. C'est ainsi qu'à la fin des années 1830, le peintre anglais Benjamin Haydon, spécialisé dans la peinture d'histoire et passionné par Waterloo (où il ne peut se rendre que tardivement), choisit d'évoquer enfin la bataille à travers le retour de Wellington sur le lieu de sa victoire. Plusieurs tableaux montrent le général, en civil, méditant sur le champ de bataille, avec ou sans cheval, ou encore en compagnie du roi George IV, auquel il fait visiter le site⁴⁰. A la toute fin du siècle, l'élévation, il est vraie controversée, de la colonne dédiée à Victor Hugo (et « aux poètes et artistes français de la plume et du pinceau qui chantèrent Waterloo »), premier et seul monument civil sur le site, confirme cette primauté du lieu de mémoire, et l'ancrage de la visite du champ de bataille comme pratique culturelle, et comme passage obligé du déchiffrement de l'histoire.

C'est parce qu'il est témoin de l'histoire que le champ de bataille, dans sa nudité, peut devenir un lieu « sacré », d'une sacralité évidemment séculière et politique, que divers acteurs, privés et de plus en plus publics, prennent en charge et veulent préserver. C'est ainsi qu'après la construction de la rotonde du panorama, faisant craindre une forme de surexploitation du site irrespectueuse de sa valeur mémorielle, une campagne d'opinion internationale aboutit à la loi spéciale du 26 mars 1914, la première du genre en Belgique, qui « protège » un espace de 535 hectares de toute construction ou aménagement non autorisé. Organisant une souscription en Grande-Bretagne pour aider l'Etat belge à indemniser les propriétaires, le descendant de Wellington propose en même temps de créer sur le site un ultime ossuaire destiné à accueillir les restes encore exhumés des « héros de toutes les nations ». Le projet est brutalement interrompu (et contredit) par l'entrée en guerre, mais il est significatif de l'avènement, sur le site « neutre » de Waterloo, d'une mémoire partagée qui voit dans le champ de bataille une forme de fosse commune au moins autant qu'un théâtre d'exploits guerriers. Que les nouveaux sites de combat nés du conflit engagé en 1914 aient été à leur tour rapidement sanctuarisés⁴¹ n'est donc pas surprenant mais inscrit dans le droit fil du XIX^e siècle qui érigea le champ de bataille – Waterloo en particulier, mais pas seulement – en lieu de mémoire et de visite privilégié.

⁴⁰ Sur Haydon et Waterloo, voir Stuart Semmel, « Reading... », article cité. Le portrait de Wellington « méditant (*musings*) sur le champ de Waterloo », daté de 1839, est visible à la National Portrait Gallery ouverte à Londres en 1856. Il est le pendant d'un tableau représentant Napoléon à Sainte-Hélène, face à la mer.

⁴¹ Voir notamment Emmanuelle Danchin, *Le temps des ruines 1914-1921*, Rennes, PUR, 2015.